

## **Les citations psalmiques dans le chapitre VII de la règle de saint Benoît**

Dès l'origine du monachisme, le Psautier a tenu dans la vie des solitaires une place de tout premier ordre. Dans le combat de la prière incessante, de la lutte contre les pensées et contre les tentations, les moines ont eu sans cesse recours à lui, soit qu'ils répètent inlassablement le même verset psalmique, comme Abba Lucius : « Je m'assois avec Dieu, mouillant mes joncs et tissant mes cordes, en disant : "Aie pitié de moi, Dieu, selon ta grande miséricorde"<sup>1</sup> » ; soit qu'ils récitent le Psautier en son entier chaque jour, comme le rappelle la règle de saint Benoît au chapitre 18. On peut dire qu'il y a entre le moine et le Psautier un rapport tout à fait original, car ce livre de la Bible n'est pas seulement pour lui un livre de prière ; le moine, non seulement prie les psaumes, mais il en fait l'expérience. Cassien traduit cette expérience spirituelle commune à toute la tradition monastique, quand il écrit dans sa dixième conférence : « [Ce ne sont pas les mots de l'Écriture qui nous révèlent les vérités qu'ils expriment, mais] l'épreuve que nous en avons faite. Pénétrés des mêmes sentiments dans lesquels le psaume a été chanté ou composé, nous en devenons, pour ainsi dire, les auteurs ; et nous en prévenons la pensée, plutôt que nous ne la suivons. [...] Ce sont des souvenirs, si je puis dire, qu'éveillent en nous les paroles saintes, souvenirs des assauts quotidiens que nous avons soutenus et soutenons encore, des effets de la négligence ou des conquêtes de notre zèle, des bienfaits de la divine Providence et des duperies de l'ennemi. [...] Nous trouvons tous ces sentiments exprimés dans les psaumes. [...] [Leurs paroles] ne nous font point l'effet d'être confiées à notre mémoire, mais nous les enfantons dans le fond de notre cœur, comme des

---

1. *Les apophtegmes des Pères du Désert. Série alphabétique*, trad. J.-C. Guy (*Spiritualité orientale* 1), Abbaye de Bellefontaine, s.d. [1966], p. 162.

sentiments naturels et qui font partie de notre être<sup>2</sup> ». Le moine ne prie pas le psaume, il est le Psaume. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas de trouver dans toute la littérature monastique des références multiples et constantes au Psautier ; c'est que vraiment ce livre biblique fait partie de l'être du moine à un titre unique. Mais il semble qu'assez vite, certains versets psalmiques ou certains psaumes aient été privilégiés, soit parce qu'ils exprimaient avec bonheur l'attitude de prière la plus spontanée du cœur du moine : par exemple, le « aie pitié » du psaume 50 ou le « au secours » du psaume 69 ; soit parce que le moine y découvrait une lumière sur différents aspects de sa vie monastique. Affronté au combat contre les pensées ou à l'exercice de l'obéissance, il trouvait dans tel ou tel verset du Psautier un enseignement, un encouragement, un appel.

À partir d'un texte précis, le chapitre 7 de la règle de saint Benoît, il peut être intéressant de découvrir comment un auteur monastique utilise le Psautier, comment le choix qu'il fait – ou qu'il reçoit d'une tradition antérieure – de versets psalmiques, dessine le visage du moine qu'il prétend former par son enseignement. Une lecture, même superficielle, de ce chapitre 7 suffit pour relever l'abondance des citations psalmiques dans ce texte-clé de la spiritualité bénédictine : saint Benoît fait référence vingt-quatre fois au Psautier qu'il cite à huit reprises comme « le Prophète ». La première communauté chrétienne a, en effet, considéré les psaumes comme un recueil prophétique et David comme un prophète, tellement, pour elle, les psaumes parlaient de Jésus.

Après le préambule, où le psaume 130 est cité presque intégralement, on trouve :

- 1<sup>er</sup> degré (10 citations) : Ps 7, 10 ; 93, 11 ; 138, 2 ; 75, 11 ; 17, 24 ; 13, 1 ; 37, 10 ; 13, 2 ; 13, 3 ; 49, 21 ;
- 4<sup>e</sup> degré (4 citations) : Ps 26, 14 ; 43, 22 ; 65, 10-11 ; 65, 12 ;
- 5<sup>e</sup> degré (3 citations) : Ps 36, 5 ; 105, 1 ; 31, 5 ;
- 6<sup>e</sup> degré (1 citation) : Ps 72, 22-23 ;
- 7<sup>e</sup> degré (3 citations) : Ps 21, 7 ; 87, 16 ; 118, 71 ;
- 9<sup>e</sup> degré (1 citation) : Ps 139, 12 ;
- 12<sup>e</sup> degré (1 citation) : Ps 37, 7 ou 9.

Ce recours constant à l'Écriture, et surtout au Psautier, pour illustrer et justifier chaque degré d'humilité, est une des grandes originalités

2. JEAN CASSIEN, *Conférences*, 10, 11, dans *Conférences VIII-XVII (Sources Chrétiennes 54)*, Paris, 1958, p. 92-93.

de la règle du Maître et de la règle de saint Benoît par rapport à leur source, les « indices » de Cassien<sup>3</sup>.

### Préambule : la citation du psaume 130

Pour comprendre comment le rassasiement heureux de l'enfant repu sur le sein de sa mère, que nous avons l'habitude de trouver dans ce psaume, est devenu un châtement – le sevrage du nourrisson auquel on enlève brutalement le sein –, il faut remonter à l'interprétation de la Septante.

En hébreu, le v. 2 commence par « *im-lô* » : l'expression introduit soit une formule de serment qui équivaut à une affirmation solennelle, ici sous forme négative : « Non, mais je tiens mon âme égale et silencieuse », soit une formule d'imprécation : « Si je n'ai pas apaisé mon âme..., que mon sort soit celui de l'enfant sevré de sa mère ». À la suite de la Septante, la Vulgate a choisi la deuxième interprétation. Augustin commentant ce verset écrit : « Telle qu'elle se présente à moi, cette phrase me semble renfermer une imprécation<sup>4</sup>. »

Que le texte de la Vulgate, traduisant littéralement le « *im-lô* » hébreu par « sinon », n'ait pas été très clair, c'est ce que laisse supposer la façon dont la règle du Maître et la règle de saint Benoît interrompent la citation du psaume, en glissant entre les v. 1 et 2 un « *sed quid ?* (mais qu'arrivera-t-il si...) ». Le psaume cité de cette façon contient une menace de châtement qui rejoint la première partie du « cri » ouvrant le chapitre 7 : « Quiconque s'élève sera humilié. » Ici, le châtement est vu sous l'image du sevrage brutal : ce qui est en cause, c'est donc la relation vitale qui unit l'enfant à sa mère. Citant le psaume 130 avant de dresser leur échelle d'humilité, le Maître et Benoît mettent donc en garde leurs disciples contre le risque mortel de l'orgueil : se couper de l'intimité et de la vie divine.

Le psaume 130, même sous sa forme imprécative, reste une magnifique ouverture au chapitre 7, d'une part en mentionnant les deux niveaux de l'attitude d'humilité, celle du cœur et celle du corps, développée dans les différents degrés : « mon *cœur* ne s'est point exalté / mes *yeux* ne se sont pas élevés » ; d'autre part, en donnant de l'humilité cette image si attirante du petit enfant sur le sein de sa mère. Ce qui est évoqué là, c'est une attitude de souplesse et d'abandon, d'absolue dépendance et de totale confiance, d'intimité où l'on partage la même vie au-delà des mots.

3. JEAN CASSIEN, *Institutions* 4, 39. Cf. Adalbert DE VOGÜÉ, *La Règle de Saint Benoît*, t. IV (*Sources Chrétiennes* 184), Paris, 1971, p. 354-355.

4. Saint AUGUSTIN, *Enar. in Ps.* 130, 13.

### Premier degré

Il contient le plus grand nombre de citations psalmiques, pas moins de dix. Un premier groupe illustre la certitude que doit avoir le moine du premier degré : « Dieu, du haut du ciel, le voit à tout moment », d'un regard qui va jusqu'à l'intime de l'être : « Dieu scrute les cœurs et les reins » (Ps 7, 10). « Le Seigneur connaît les pensées des hommes » (Ps 93, 11). « Vous avez compris de loin mes pensées » (Ps 138, 2). « La pensée de l'homme vous sera découverte » (Ps 75, 11). Le mot crochet de ces citations est le mot « pensées » qui revient cinq fois dans un bref paragraphe. Le terme désigne non pas d'abord l'activité intellectuelle, mais cette activité secrète et profonde des multiples passions qui habitent « le cœur » ou « les reins » de l'homme<sup>5</sup>. Ces versets de psaumes nous renvoient au diagnostic porté au début du livre de la Genèse sur la situation humaine après la chute. Le point central de ce diagnostic concerne les pensées du cœur : « Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée » (Gn 6, 5). Selon Tresmontant, « l'originalité de la psychologie biblique, c'est de considérer les pensées comme créées par l'homme, engendrées par sa liberté, en son cœur. L'homme est créateur de ses pensées, il en est l'auteur responsable<sup>6</sup> ». Le même diagnostic est d'ailleurs porté par Jésus dans l'Évangile : « C'est du dedans, du cœur des hommes que sortent les pensées mauvaises » (Mc 7, 21). C'est pourquoi la garde du cœur et le combat contre les pensées sont parmi les thèmes les plus constants du monachisme à ses origines. Mais avant d'engager le combat avec elles, le moine doit pour ainsi dire les déloger de leur cachette. Au premier degré, il les expose au regard de Dieu, dans la certitude que seul ce regard peut avoir accès à la profondeur où elles se cachent. Le combat contre les pensées se fait par l'ouverture du cœur au père spirituel et par une vigilance constante. Un verset de psaume semble avoir illustré avec prédilection, pour les moines, l'âpreté de cette lutte et la vigilance qu'elle suppose, le verset 9 du psaume 136. Benoît en fait même un instrument de l'art spirituel : « Briser contre le Christ les pensées mauvaises sitôt qu'elles naissent dans le cœur et les découvrir à un père spirituel » (RB 4, 50). L'identification des pensées avec

5. René FEUILLET, art. « Reins », *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, Cerf, 1981<sup>5</sup>, col. 1085-1086 : « Dans les reins, organes internes, se font sentir les réactions profondes : là se forment les desseins cachés, s'allument les passions violentes. [...] Ordinairement associés au cœur, les reins désignent une région qui échappe au regard de l'homme [...] : Dieu seul pénètre au fond de l'être. »

6. Claude TRESMONTANT, *Essai sur la pensée hébraïque*, Paris, Cerf, 1963, p. 119.

les rejetons de Babylone est un thème constant de la littérature ascétique et se trouve déjà chez Origène<sup>7</sup>.

Au premier degré d'humilité, à travers les citations psalmiques qui sont faites, il est moins question du combat des pensées que de l'acte de foi vigoureux en l'omniprésence de Dieu, par lequel le moine ouvre l'abîme de son cœur au regard divin. Comme outil pour exercer la vigilance sur ses pensées, saint Benoît propose la prière incessante d'un verset de psaume : « Je serai sans tache devant lui, si je me tiens en garde contre mon iniquité » (Ps 17, 24). Le mot hébreu « *tam* » qualifie l'homme intègre, celui qui est tout entier à Dieu. C'est à cette unité intérieure de l'homme purifié de ses passions que vise la vigilance de « *l'utilis frater* » sur ses pensées, dans le premier degré. Elle n'est pas obtenue d'abord par un effort de type ascétique, mais par la prière continuelle et l'acte de foi en la présence de Dieu, par un consentement à vivre sous son regard et à se laisser scruter par lui. Comme le psalmiste du psaume 138, le moine du premier degré passera alors de la découverte peut-être éprouvante du regard de Dieu qui le voit « à tout moment et en tout lieu », à un désir ardent d'être vu par Dieu jusqu'à l'intime de son être, pour être « gardé des idoles ».

Toujours dans le premier degré, le risque que fait courir au moine l'attachement à sa volonté propre, est illustré par le verset 1 du psaume 13 qui, selon saint Benoît, a été écrit pour des « négligents » : « Ils se sont corrompus et se sont rendus abominables par leurs passions. » C'est le risque de devenir « *nabal* », insensé, inintelligent devant le projet de Dieu, parce qu'entièrement enfermé en soi-même.

Après le combat contre les pensées et la volonté propre, saint Benoît conduit son disciple à faire la lumière sur ses désirs et, pour cela, il le remet une fois encore dans la foi en la présence de Dieu, en citant le psaume 37, v. 10 : « Devant toi est tout mon désir ». Le mot « *taavah* » désigne le désir bon (Ps 9, 17) ou mauvais (Ps 111, 10). Cette bipolarité du désir s'exprime dans la doctrine rabbinique des deux penchants, rattachée à Gn 8, 21. Dans la Règle, il s'agit clairement des « désirs de la chair » et, comme dans le cas des pensées, l'essentiel est de les exposer à Dieu, de laisser librement le regard de Dieu les atteindre.

Le dernier paragraphe concluant le premier degré d'humilité fait inclusion avec le premier : de nouveau, il est question de Dieu qui, du haut du ciel, regarde l'homme à tout moment et des anges qui, à

7. ORIGÈNE, *Homélies sur les Nombres* (Sources Chrétiennes 29), Paris, 1951, p. 398 (homélie 20).

toute heure, « jour et nuit » lui font un rapport de ses actions. Cela conduit à un solennel appel à la vigilance : « Concluons, frères, qu'à toute heure nous devons être vigilants. » Le psaume 13 est de nouveau cité à deux reprises : le moine du premier degré est invité à être un homme « qui ait l'intelligence et qui cherche Dieu » (Ps 13, 2) ; les deux expressions sont presque équivalentes : le « *maskil* », c'est l'homme qui a le sens de Dieu, celui dont les projets coïncident avec le plan de Dieu. Chercheur de Dieu, le moine l'est en ce sens que, certain du regard constant de Dieu sur lui, et consentant à ce que ce regard le fouille et le purifie jusqu'au tréfonds, il cherche à le croiser, pourrait-on dire. Peut-être toute l'existence monastique tient-elle dans cette réciprocité de regards entre Dieu et le moine, « la vision humaine de Dieu étant comme l'écho d'une vision antérieure et fondamentale où l'homme est vu par Dieu<sup>8</sup> ». Sans cette vigilance constante, le moine risque d'être « entraîné au mal » (Ps 13, 3), « dévoyé » au sens étymologique. Face à ce danger, saint Benoît le met devant la perspective du jugement à l'aide, une fois encore, d'un verset psalmique sur lequel se conclut tout le premier degré d'humilité : « Tu as fait cela et je me suis tu » (Ps 49, 21). Ce verset se trouve à l'intérieur d'un violent réquisitoire de Dieu lui-même contre « l'impie ». Le psaume 49, 5-15.16-22 qu'on peut rapprocher de la scène en diptyque du jugement dernier chez saint Matthieu, est particulièrement bien choisi pour mettre le moine en présence du juge qui manifesterà alors ce qui est caché au fond des cœurs.

#### Quatrième degré

Il contient quatre citations psalmiques. C'est le degré de la patience dans l'épreuve d'une obéissance difficile ; il s'agit pour le moine de durer, de « tenir bon, sans se lasser ni reculer ». Saint Benoît emprunte à la finale du psaume 26 une formule d'encouragement fréquente dans la Bible : « Prends courage et attends le Seigneur ». Le verbe hébreu « *qawah* », un des verbes de l'espérance, a la nuance d'attente active, confiante, inébranlable ; il s'agit de la « *patientia pauperum* » biblique, une patience de pauvre et non de héros, une patience qui se confie en Dieu seul et non en soi pour tenir bon. La rigidité de la patience stoïcienne fait place ici à une souplesse de plus en plus grande, une attitude « tendue-détendue » ! Comme le psalmiste des Lamentations qui « attend en silence le salut de Dieu (Lm 3, 25) », comme Judith « dans l'attente patiente du salut de Dieu » (Jdt 8, 17), le moine est un pauvre qui, dans le combat et l'épreuve, n'attend la

8. Hans Urs VON BALTHASAR, *La gloire et la croix*, t. I : *Apparition* (Théologie 61), Paris, Aubier, 1965, p. 277-278.

victoire que de Dieu. D'ailleurs, les citations suivantes des psaumes 43 et 65 mettent ce degré d'humilité dans un fort contexte pascal. Les images employées : « brebis d'abattoir », « argent passé au feu », oiseau « pris au filet », évoquent toutes des situations d'épreuve extrême conduisant à la mort, mais déjà, dans la foi et l'espérance (« *et securi de spe* »), cette mort débouche sur la vie. C'est l'expérience proprement pascale qui fait exulter Paul dans l'hymne qui termine le chapitre 8 de l'épître aux Romains. Déjà l'apôtre avait reconnu sa propre existence dans le verset 22 du psaume 43, mais pour se déclarer paradoxalement « super-vainqueur grâce à Celui qui nous a aimés » (Rm 8, 37) !

Dans le quatrième degré, les images des psaumes 43 et 65 visent à assimiler l'obéissance monastique au martyr. On sait que c'est une idée traditionnelle dans la littérature ascétique. Que le supérieur soit à l'origine de la grande tribulation du moine du quatrième degré, affronté à des « ordres durs et contrariants », c'est bien ce qu'indique la dernière citation du psaume 65, 12, précédée de son exégèse : « Tu as établi des hommes sur nos têtes. » Bien sûr, nous sommes loin apparemment du sens littéral de ce verset – il s'agit sans doute dans le psaume des armées de Pharaon –, mais nous avons ici un exemple intéressant de la liberté dont usaient les anciens à l'égard des textes bibliques, et peut-être est-ce avec une pointe d'humour qu'ils ont découvert dans ce verset du psaume 65 la preuve que « nous devons vivre sous un supérieur ».

La règle de saint Benoît emprunte à la règle du Maître (10, 55-58), cette série de *testimonia* : Ps 43, 22 et Ps 65, 10-12a<sup>9</sup>. Le Maître utilise encore ces mêmes citations dans les versets 60-66 de son chapitre 7 en les disposant suivant un ordre chronologique : au monastère, les pères disent : « À cause de toi, nous sommes mis à mort... », puis au jugement ils disent au Seigneur : « Tu nous as éprouvés, ô Dieu... ». Le Maître prolonge son scénario en citant Ps 65, 12b ; les frères diront après le jugement : « Nous avons traversé le feu et l'eau et tu nous as fait entrer dans le rafraîchissement. » On a le sentiment que le Psautier imprègne tellement l'âme du moine qu'il ne peut s'exprimer qu'à l'aide de versets psalmiques jusque dans le monde à venir !

### Cinquième degré

Ce degré qui consiste en l'humble aveu à l'abbé des pensées mauvaises et des fautes commises en secret est illustré par trois

9. Adalbert DE VOGÜÉ *La communauté et l'abbé dans la Règle de Saint Benoît*, Paris, Desclée de Brouwer, 1960, p. 226.

citations psalmiques ; toutes trois insistent sur le fait que cette confession devant l'abbé est une confession à Dieu : « Révèle ta conduite au Seigneur » (Ps 36, 5), « Confessez-vous au Seigneur » (Ps 105, 1), « Je proclamerai contre moi mes transgressions au Seigneur » (Ps 31, 5). L'aveu demandé est à situer dans le cadre de cette relation entre le moine et Dieu, relation basée sur la confiance et sur la certitude de l'amour de Dieu. Cette relation à Dieu fait de l'aveu une décision libre de la part du pécheur. C'est sur cette décision qu'insiste à trois reprises dans le v. 5 le psalmiste du psaume 31, lui qui a expérimenté les effets terribles du mutisme, de la non-reconnaissance de la culpabilité : « Ma faute, je te l'ai fait connaître, mon péché, je ne l'ai pas caché, j'ai dit : j'avouerai contre moi mes révoltes au Seigneur. » La réponse à cette démarche de confiance et d'humilité qu'est l'aveu, c'est de la part de Dieu le pardon : « Et toi, tu as enlevé l'offense de ma faute. »

### Sixième degré

Il est illustré à l'aide des versets 22-23 du psaume 72. Le moine déclare avec le Prophète : « J'ai été réduit à rien et je ne sais rien, je suis devenu comme une bête de somme et je suis toujours avec toi. » Déclaration étonnante ! Le psalmiste nous fait part ici en quelques mots d'une expérience spirituelle décisive ; l'épreuve qu'il relate dans les vingt premiers versets du psaume l'a conduit à une extrémité : il ne sait rien, il est une grosse bête<sup>10</sup> ; et pourtant paradoxalement, l'humiliation débouche sur l'illumination : « Je suis toujours avec toi. » Ce « avec toi » ou « près de toi » devient l'expression caractéristique de la dernière partie du psaume, laissant entrevoir une intimité entre l'homme et Dieu, comme rarement dans l'Écriture : « Au creux de la gloire, tu me prendras. » Le moine du sixième degré se reconnaît en Behemot, mais il est évident que ce n'est ni « en ce qu'il y a de vil et de bas », ni en son indignité ou sa lourdeur de Behemot, qu'il trouve son « contentement ». S'il peut être « content », c'est parce que, comme le psalmiste, il a expérimenté qu'en toute situation, même la plus extrême, il est « avec Dieu ». De tout ce qu'il y a de vil et de bas, il peut faire dans la foi le lieu de l'expérience pascale. « Je suis toujours avec toi<sup>11</sup> » : nous retrouvons dans cette

10. En hébreu « *behemot* » désigne la grosse bête de somme, tout le gros bétail (cf. Jb 40, 15-24).

11. Ce verset du psaume 72 a, semble-t-il, été très prisé par les moines ! Abba Nistéros interrogé par un Ancien voulant savoir comment il avait obtenu tant de vertu, fait cette réponse : « Excuse-moi, Père, mais lorsque je suis entré au monastère, je me suis dit ceci : "L'âne et toi, c'est tout un ! On le frappe, il ne dit rien ; on l'injurie, il ne répond rien. Fais comme lui, car on lit dans le psaume : Je suis devenu comme une bête de somme à tes côtés et je suis toujours avec toi" » (*Les apophtegmes des Pères du Désert. Série alphabétique*, p. 205.)

exclamation émerveillée – qui est celle du Ressuscité au matin de Pâques : « *Resurrexi et adhuc tecum sum* », empruntée au psaume 138 – l'intimité qu'exprimait le psaume 130 au début du chapitre avec l'image du petit enfant contre sa mère ; c'est bien cette intimité, communion à la vie même de Dieu reçue par grâce au creux de la plus extrême pauvreté, qui est la source du « contentement » du moins du sixième degré.

### Septième degré

En lien profond avec le sixième degré, le septième degré constitue certainement dans l'échelle de l'humilité un sommet, un sommet d'abaissement, bien sûr ! – le mot-clé en est « s'humilier », « être humilié » – un approfondissement aussi, avec le passage des « lèvres » à « l'intime du cœur ». Ce degré contient trois citations psalmiques. Avec la citation du psaume 21, 7 : « Et moi, je suis un ver, pas un homme / raillé par les gens, rejeté par le peuple », nous sommes renvoyés au grand Humilié, Jésus sur la croix. On sait que le psaume 21 est le psaume le plus souvent cité par les évangélistes dans les récits de la Passion. La croix, supplice humiliant, constitue le point ultime de l'abaissement volontaire de Celui qui « de condition divine » s'abassa lui-même jusqu'à prendre « la condition d'esclave » (cf. Ph 2, 6-7).

La citation du psaume 87, 16 b suit la Septante : « *Exaltatus sum et humiliatus et confusus* ». Ce verset ainsi traduit utilise la racine principale du psaume 87 qui est précisément le verbe « humilier », « *'anah* », racine que l'on trouve déjà peut-être dans la suscription du psaume : « Pour s'humilier », puis dans les versets 8b, 10a, 16a. La signification première et fondamentale de « *'anah* » serait « se courber », ou « être courbé ». Le mot « *'ani* » désigne l'homme courbé, abaissé, incapable de tenir, de résister, l'homme sans défense. Il s'agit moins d'une pauvreté économique celle d'un manque de biens, que d'une pauvreté sociologique, celle de l'homme inférieur et méprisé.

C'est le même verbe « *'anah* » que l'on retrouve dans la troisième citation, celle du psaume 118, 71 : « Il m'est bon que tu m'aies humilié / afin que j'apprenne tes commandements. » Chez les Pères, ce verset est traditionnellement cité pour montrer la valeur pédagogique des épreuves, ce qui est une idée commune à toutes les sagesse. Or le contexte de ce septième degré oriente bien plutôt vers « la folie de la Croix ». Peut-être le meilleur commentaire de ce verset du psaume 118, à la suite des versets des psaumes 21 et 87, est-il le premier chapitre de la première Épître aux Corinthiens. Seul, « le langage de la Croix » (1 Co 1, 18) peut éclairer ce qui, selon la sagesse humaine,

est folie dans ce septième degré. C'est cette « folie » qui a été vécue par tous les vrais disciples de Jésus : « Crois que mépris et outrages sont pour ton âme des remèdes à ton orgueil [...]. Sois persuadé que quiconque hait l'humiliation hait l'humilité », enseigne Dorothée de Gaza<sup>12</sup>.

À notre époque, on peut trouver le même enseignement, par exemple, chez dom Helder Câmara, l'ancien évêque de Recife, illustré d'exemples autobiographiques : « Le Seigneur m'a fait découvrir qu'on n'arrive pas à la véritable humilité sans de grandes humiliations, des humiliations de première grandeur<sup>13</sup> ! »

### Neuvième degré

La « *taciturnitas* », « la retenue dans les paroles » ou « l'habitude de se taire », qui a fait l'objet du chapitre 6 de la Règle constituée aussi le neuvième degré d'humilité. Saint Benoît le fonde sur deux citations scripturaires : « En parlant beaucoup, on n'évite pas le péché » (Prov 10, 19) et « Le bavard (littéralement "l'homme de langue") ne marche pas droit sur la terre » (Ps 139, 12). Il est intéressant de noter que, dans ce verset du psaume, « l'homme de langue » a pour parallèle « l'homme de violence » : ce parallèle s'explique, car dans ce psaume comme dans beaucoup d'autres, c'est par la langue que le méchant exerce sa violence, conception qu'on retrouve dans le Nouveau Testament, mais aussi dans notre expérience quotidienne. Saint Jacques traite la langue de « feu » et la dit « pleine d'un venin mortel » (Jc 3, 6-8).

Si la « *taciturnitas* » est un degré d'humilité, c'est parce qu'elle est bien plus qu'une simple maîtrise de soi toute humaine – se taire tant qu'on n'est pas interrogé – ou une ascèse à but purement moral – le fait de beaucoup parler (*multiloquium*) conduisant au péché – ; elle est un indice de pacification intérieure. Le parallélisme du verset psalmique qui rapproche « l'homme de langue » de « l'homme de violence » permet peut-être de mettre en parallèle « l'homme silencieux » et « l'homme de paix », pacifié et donc pacifique. Comme l'écrivait Dom Emmanuel Lattteur dans un bel article sur « Silence du Christ et silence monastique », au neuvième degré d'humilité « la parole extérieure si difficile à maîtriser, nous dit saint Jacques (Jac. 3, 8), est maintenant constamment pénétrée par le Verbe intérieur.

12. Dorothée de Gaza, *Lettres*, 2, § 187, dans *Œuvres spirituelles (Sources Chrétiennes 92)*, Paris, 1963, p. 505.

13. Helder CÂMARA, *Les conversions d'un évêque. entretiens avec José de Broucker*, Paris, Seuil, 1977, p. 102.

[...] Il n'y a plus de place, dans le moine merveilleusement pacifié, réunifié, pour une quelconque tendance à la "discussion", à la "contestation" [...], ou à la vaine dispute<sup>14</sup>. »

### Douzième degré

Depuis la citation du psaume 130 : « Mon cœur ne s'est point exalté, mes yeux ne se sont pas élevés », saint Benoît, dressant l'échelle de l'humilité dont « les deux côtés sont notre âme et notre corps » (RB 7, 9), cherche à faire de son disciple un homme humble de cœur et de corps.

Le septième degré invitait le moine à se proclamer le dernier de tous, « non seulement des lèvres », mais aussi à le croire « à l'intime du cœur ». Le douzième degré propose la démarche inverse : le moine devenu vraiment humble de cœur doit manifester cette humilité « dans son corps », en ayant « toujours la tête inclinée, les yeux fixés à terre ». C'est l'attitude du publicain de l'Évangile qui, conscient de son péché, « n'osait même pas lever les yeux au ciel », alors que le pharisien priait « la tête haute » (Lc 18, 11-13).

La prière que le moine du douzième degré dit sans cesse dans son cœur « les yeux fixés à terre », est empruntée au psaume 37, 9 : « Je me tiens courbé et humilié (brisé) à l'excès ». « Brisé à l'excès », tel est bien ce psalmiste que tant de traits rapprochent du Serviteur d'Isaïe 53. Entre autres points de contacts entre les deux textes, nous trouvons le verbe « *daqah* ». Ce verbe signifie « briser – être brisé, abattu, humilié ». Le Serviteur « est brisé par nos iniquités » (Is 53, 5) : « Dieu a voulu le briser par des souffrances » (Is 53, 10). Cette racine est employée dans une expression que l'on trouve à plusieurs reprises dans les psaumes et chez Isaïe : « les brisés de cœur » (Ps 33, 19 ; Ps 50, 19 ; Ps 147, 2-3 ; Is 57, 15 ; Is 66, 2). Tous ces textes nous disent que de tels hommes « au cœur brisé » attirent le regard de Dieu, sa miséricorde et son salut ; « celui sur qui je jette les yeux, c'est le pauvre et l'esprit brisé (Is 66, 2). Le moine du douzième degré parvenu à la conscience de sa situation de pécheur est bien ce pauvre « courbé et brisé » sur lequel Dieu jette son regard, pour le relever, le guérir, le combler, « l'exalter ».

Ainsi le parcours des douze degrés d'humilité aboutit à un « homme brisé », mais pour le disposer à être saisi par l'action transformante de l'Esprit, comme le promet la finale du chapitre. C'est bien à ce « brisement » qu'est ordonnée toute l'ascèse monastique : on pense à

14. Emmanuel LATTEUR, « Silence du Christ et silence monastique », *Collectanea Cisterciensia* 38 (1976), p. 20.

la finale de la lettre de Macaire décrivant les différentes étapes de la vie spirituelle : « Lorsque le cœur du moine s'est comme "fané", alors le Dieu ami des hommes envoie en lui une force sainte. Il l'affermi, soumettant son cœur, son âme et son corps au joug du Paraclet<sup>15</sup> ».

Au terme de cette lecture, le « psautier du chapitre 7 de la Règle » apparaît d'une grande richesse et profondément révélateur de l'identité monastique. Le visage qui se dessine à travers les multiples facettes offertes par les psaumes, c'est, me semble-t-il, celui de l'homme des Béatitudes. Le moine, tout au long de cette échelle qu'il gravit sur l'appel de Dieu, cherche à s'identifier avec ceux que Jésus a proclamés « heureux » :

- les pauvres : bête de somme / ver (6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> degrés) ;
- les purs de cœur : l'homme intègre dont le cœur et les reins ont été transpercés par le regard de Dieu (1<sup>er</sup> degré) ;
- les persécutés : brebis d'abattoir, argent passé au feu, oiseau pris au filet (4<sup>e</sup> degré).

Cette liste de privilégiés du Royaume donnée par le Sermon sur la montagne se concrétise dans l'Évangile en trois groupes de gens envers lesquels Jésus manifeste une prédilection qui fait souvent scandale : les pauvres – il proclame que le Royaume est à eux – ; les petits enfants – il les laisse venir à lui – ; les pécheurs – il mange avec eux et déclare qu'il est venu pour eux et non pour les justes.

Or, il est frappant de constater que les citations psalmiques du chapitre 7 nous offrent ces trois catégories : le chapitre s'ouvre par le petit enfant du psaume 130 et s'achève au douzième degré sur l'image du publicain « répétant dans son cœur » le verset du psaume 37. On voit par là quelle affinité profonde existe entre la prière du psalmiste et le message évangélique. Si les pauvres, les petits enfants, les pécheurs sont les privilégiés du Royaume, c'est parce que ce sont eux qui attirent en priorité le regard de Jésus : qu'on pense, par exemple, à la scène de la pauvre veuve mettant ses deux piécettes dans le tronc du Temple, ou à celle du bon larron. Le désir du moine gravissant l'échelle de l'humilité, c'est bien de devenir ce « petit enfant », cette « pauvre veuve », ce « bon larron », un homme au cœur doux et humble où puisse s'exercer l'infinie miséricorde de Dieu. N'est-ce pas l'expérience insurpassable du psalmiste du psaume 72 : « Behemot... je suis avec toi » ?

---

15. « Lettre de saint Macaire, moine, à ses fils », n° 11, dans *Lettres des Pères du désert (Spiritualité orientale 42)*, Abbaye de Bellefontaine, 1985, p. 76-77.

La richesse symbolique des images du Psautier dans lequel le corps situé dans le monde est le premier langage de la prière me semble servir au mieux l'intention profonde de saint Benoît dans ce chapitre. Il veut faire de son disciple un homme humble de cœur et de corps. À cet égard, le douzième degré, préparé par les neuvième, dixième et onzième, est éloquent ! Au sommet de l'échelle, ce qui est demandé au moine, c'est, « qu'il soit assis, en marche ou debout, d'avoir toujours la tête inclinée, les yeux baissés ». Que l'on soit alors au douzième degré dit assez qu'il ne s'agit pas ici d'un comportement purement extérieur et hypocrite, mais bien plutôt d'un affleurement jusque dans le corps – la voix, la manière de parler, de rire, de se tenir, etc. – de l'attitude profonde d'humilité du cœur. Il y a alors ajustement entre intérieur et extérieur, correspondance entre « justice du cœur » et « justesse du corps », transparence, transfiguration. Silouane l'a magnifiquement exprimé : « Rien n'est plus grand que d'atteindre l'humilité du Christ. L'humble vit aveugle et content ; tout est bon à son cœur. Seuls les humbles voient le Seigneur dans son Esprit. L'humilité est la lumière dans laquelle nous voyons Dieu qui est la lumière<sup>16</sup>. »

*Abbaye de Pradines*  
F – 42630 PRADINES

Sœur Étienne REYNAUD, osb

---

16. SILOUANE, *Écrits spirituels (Spiritualité orientale 5)*, Abbaye de Bellefontaine, 1970, p. 31.